

dans celle que son oncle lui tendait, et garda l'autre cachée derrière son dos.

—Que tiens-tu donc là, Emilie ? lui demanda Desvernaux en cherchant à découvrir le petit mystère.

—C'est, dit la petite en montrant une cage d'oiseau et en baissant timidement la tête, pour vous demander de me permettre de poser un moment la cage de mon serin sur votre fenêtre, au soleil. Il fait si beau aujourd'hui, et mon petit oiseau chante si bien au soleil !

Et, levant les yeux, elle vit, non sans chagrin, les fenêtres du grand-oncle si bien closes et si tristement sombres !

—Il n'y a point de soleil ici, petite ; va ailleurs.

—Mais, oncle Philippe il n'y en a pas encore dans les autres chambres, Oh ! laissez-moi pendre ma cage là, derrière les rideaux !

—Derrière les rideaux, soit, si tu peux. Va donc, et dépêche-toi.

Elle se hâta, et, pendant qu'elle disparaissait derrière les rideaux :

—Quoi c'est votre petite-nièce, monsieur Desvernaux ? celle que nous attendions ? Enfin elle est donc ici ! Et depuis quand ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ? demandait à demi-voix et avec vivacité le bon Denis étonné, radieux, émerveillé.

Il avait un instant perdu le souffle à considérer la petite fille.

—N'est-ce pas qu'elle est gentille, la fille de mon pauvre neveu Amédée ? répondit M. Desvernaux avec un orgueil attendri. Eh ! mon Dieu, oui, j'allais vous en parler quand elle est entrée ; elle est ici depuis hier ; c'était bien temps, je croyais qu'on ne me l'enverrait plus. C'est un petit embarras, c'est une voix qui m'appellera grand-oncle ; vous serez content. Cela va durer quelque temps, pas toujours, car j'en serais vite fatigué ; mais vous comprenez, monsieur Denis, que je devais penser à cette enfant ; je voulais au moins la connaître, et faire... quelque chose pour elle, s'il le faut ; car

depuis la mort de son père, elle et sa mère sont... je ne puis pourtant pas l'affirmer, mais je crois qu'elles sont... dans une position assez triste. Je vous l'ai dit, c'est un embarras ; mais que voulez-vous ? c'est la fille d'Amédée ! Pauvre jeune homme à la fleur de l'âge ! Ah ! il ne me manquait plus que cela, Denis !

Desvernaux passa la main sur ses yeux ; son front s'était couvert d'un nuage de profonde tristesse.

Après un court instant de silence :

—Et sa femme ? hasarda Denis, elle doit être bien malheureuse !

—Sa femme ? Que m'importe ! je ne la connais pas ; Amédée s'était marié comme un fou, contre mon gré, avec une jeune fille pauvre. Il disait qu'il l'aimait, qu'elle en était digne, qu'elle valait tout au monde, que sais-je, moi ? Je prétends que mon neveu aurait beaucoup mieux fait d'épouser une héritière ; les choses en iraient mieux à présent.

—Pardon, monsieur Desvernaux, répliqua Denis ; je ne sais si je comprend bien, mais... voulez-vous garder, élever cette enfant ou la renvoyer dans quelque temps ?

—Je n'en sais rien encore, peut-être la garderai-je. Que voulez-vous qu'elle devienne sans fortune, avec des dettes peut-être ?

—Et sa mère ? vous ne voulez jamais la voir ?

—Non.

—C'est sa mère, pourtant....

—Je ne vous dis pas le contraire.

—Vous n'avez pas le droit, vous n'auriez pas le courage de les séparer.

—Je vous ai dit que je ne sais pas ce que je ferai, monsieur Denis !

—Et pourtant, continua Denis sans se laisser arrêter par le ton d'impatience de son patron, c'est la femme choisie, aimée, fidèle, de votre Amédée ; c'est elle qui l'a chéri pendant sa vie, soutenu pendant ses découragements, soigné pendant sa maladie. A présent, qui le pleure le plus amèrement, si ce n'est elle ? Le vide qu'il laisse, qui en souffre le plus, si ce n'est